

JACQUES AMYOT
ET L'HUMANISME FRANÇAIS DU XVI^e SIÈCLE

Ce m'est, assurément, grand honneur que d'avoir, quelque soixante-dix ans après le regretté René Sturel¹ — à qui nous devons le renouveau des études sérieuses sur Jacques Amyot — le privilège apprécié de prendre la parole dans cette ville de Melun qui va commémorer, en avril prochain, l'une de ses gloires les plus authentiques. Je voudrais en dire ma vive gratitude à Monsieur le Maire et à la Municipalité, ainsi qu'aux diligents organisateurs du colloque auxquels je souhaite plein succès.

À ce colloque, ma conférence de ce soir ne sert que de modeste point de départ, de prélude, de promesse, faite au nom d'autrui, que, dans moins d'un mois, vous serez, Mesdames et Messieurs, appelés à vous nourrir de manne plus savoureuse, de « moelle plu substantifique », plus digne, en vérité, de vous et de ce Jacques Amyot qui, s'il n'a jamais, sur les pages de titre de ses livres, proclamé ses origines melunoises, n'en fut pas moins profondément attaché, comme vous, à sa cité natale.

Mon propos d'aujourd'hui n'aura d'autre visée (d'autre « objet », comme on disait au XVI^e siècle) que de vous entretenir rapidement de l'apport de Jacques Amyot à ce mouvement intellectuel et moral qu'est l'humanisme de la Renaissance. Mais, avant d'aller plus loin, arrêtons-nous, si vous le voulez bien, sur ces deux mots prégnants et parfois confondus d'Humanisme et de Renaissance. Par Renaissance nous désignons l'époque littéraire et artistique qui, en France, va, en gros, du début du règne de François 1^{er} en 1515 à la mort d'Henri IV en 1610. Ce terme, dans le sens que nous lui donnons, ne s'emploie en français que depuis le XIX^e siècle, comme le mot « humanisme », d'ailleurs qui, dans son acception d'aujourd'hui, ne remonte pas au-delà de 1874. Le mot « Humanisme » vient, alors, d'Allemagne ou, comme l'a bien montré Wallace Ferguson, il avait été adopté dans la première moitié XIX^e siècle pour désigner un mouvement intellectuel associé à la renaissance des langues et des littératures anciennes et pour caractériser une attitude d'esprit qui comportait un intérêt nouveau pour l'homme, une

¹ René STUREL, Conférence faite à Melun, le 23 novembre 1913, l'occasion du quatrième Centenaire de Jacques Amyot, Melun, Impr. Michelin; E Raphard succ. 1914.

nouvelle conscience de la personnalité individuelle, une culture, au fond, plus séculaire que religieuse.

En ce qui concerne la Renaissance française du XVI^e siècle, d'une époque donc où le mot « Humanisme » n'existait pas, bien qu'il y eût déjà eu plusieurs humanismes antérieurs – l'un, au temps de Charlemagne et d'Alcuin, un autre qui fut l'humanisme chartrain du XII^e siècle et un troisième sous le règne de saint Louis – nous donnons à l'« humanisme » de ce temps un sens qui n'est pas tout à fait le même que celui qu'il reçut au XIX^e siècle. Par humanisme de la Renaissance, nous entendons l'effort d'un certain nombre d'esprits cultivés pour faire que l'homme se réalise dans sa plus ample plénitude, c'est-à-dire un effort pour rendre l'homme meilleur, plus civilisé, dans un monde plus beau, plus profondément saisi et compris dans le tissu d'analogies que la nature, agent, « ministre » de Dieu, met à sa disposition. Et cela, à partir de trois sources que le syncrétisme de l'époque prétend mêler sans trop de heurt: 1) l'Écriture sainte – et en particulier, l'Évangile – l'écriture sainte, lue de plus près, plus « purement » comme on dit alors, c'est-à-dire en dehors de tout ce qui, gloses et commentaires, y avait été ajouté au cours des siècles, par l'autorité des conciles et des papes; 2) l'Antiquité gréco-latine étudiée de façon massive, de manière bien plus large et plus critique qu'à l'époque médiévale où l'on cherchait surtout à y trouver des arguments en faveur de la religion chrétienne 3) la connaissance objective du réel par le recours à l'expérience. Au total, un effort de pensée que cette pensée ait été alors traditionaliste (Aristote ne cède que lentement du terrain) on « moyenneresse ».

Il n'importe guère que cet effort ait été, à l'occasion, plus philologique et profane que moral et christianisé, qu'il ait parlé latin avant de s'exprimer en français l'essentiel est qu'il se soit – d'où son nom *d'humanisme* – appliqué à l'homme et à ce qui le touche, afin d'aider l'homme à réaliser, dans toutes les circonstances, la perfection de sa nature, qui est celle d'une créature originellement parfaite et dont les humanistes du XVI^e siècle croient qu'elle a dû rester, en dépit des apparences, identique à elle-même dans l'infini des temps et la diversité des époques. D'où, pour eux, la nécessité d'un retour sur le passé, pour y découvrir – afin de les révéler et de les reproduire – les marques attestant l'éternelle dignité de cet homme, dont la misère éclate souvent, mais dont Sophocle disait qu'il était la plus grande merveille de la nature et en qui Sénèque voyait une *rem sacram*, une chose sacrée.

À cette restitution intégrale du passé, nul, en France, ne s'appliqua avec une plus grande efficacité que Jacques Amyot, qui mit au service de ses traductions d'extraordinaires qualités d'érudit persévérant et sagace. Sur les mérites d'Amyot philologue, beaucoup a été dit et tout sera dit, j'en suis convaincu, lors du prochain Colloque. Je n'y insisterai donc pas outre mesure. La littérature grecque semble l'avoir presque exclusivement attiré, même si l'on peut deviner sa présence agissante dans les versions manuscrites du *Pro Milone* et du *Pro Marcello* de Cicéron, attribuées au duc d'Orléans, le futur Charles IX². Lorsqu'après de solides études couronnées en 1532-1533 par la maîtrise ès-arts, Amyot devient, vers 1536, lecteur de grec et de latin à l'Université de Bourges et précepteur des deux premiers enfants du secrétaire d'État, Guillaume Bochetel, il occupe, déjà, ses loisirs à traduire des poètes et des prosateurs de la Grèce³. Nos fonds de bibliothèques conservent ses versions manuscrites de sept *Vies* de Plutarque, de l'opuscule *De la Loquacité* du même Plutarque, et de deux tragédies d'Euridipe *l'Iphigénie à Aulis* et les *Troyennes*. Premiers essais qui souffrent, certes, de l'éloignement où se trouve alors Amyot des grandes « librairies », mais si notre interprète, à ses débuts, ignore bien des manuscrits et bon nombre des versions latines qui ont été données précédemment des oeuvres qu'il traduit, au moins a-t-il – déjà – l'avantage de traduire d'après le texte grec, un texte grec qu'il corrige au prix d'un « labeur incroyable », qu'il restitue souvent avec bonheur, là où il était corrompu, « désespérément estropié et mutilé ». Dans ces années berrichonnes (dont vous parleront Madame Michaud-Fréjaville et Monsieur Ribault) s'amorce presque tout entière l'oeuvre littéraire de celui qui allait devenir le plus génial traducteur de son temps. Nous le voyons non seulement par certains de ses travaux manuscrits, annonce de la grande version de Plutarque, mais par la traduction de la fabuleuse *Histoire Éthiopique de Théagène et Chariclée* qu'il devait publier, à Paris, dès 1548 et par celle de la pastorale de *Daphnis et Chloé*, dont l'impression allait attendre, elle, jusqu'en 1559. On s'est souvent étonné que le futur évêque d'Auxerre ait pu s'intéresser, en même temps qu'à l'érudition encyclopédique de Plutarque, à la sentimentalité langoureusement passionnée d'Héliodore et à la subtile licence du sophiste romancier Longus. Mais c'est là oublier qu'Amyot, qui n'a pas trente-cinq ans à cette époque, n'est pas encore le grand aumônier

² Voir Auguste de BLIGNIÈRES, *Essai sur Amyot et les traducteurs français du XVII^e siècle*, Paris, A. Durand, 1851, p. 351-382.

³ Consulter Alexandre CIORANESCU, *Vie de Jacques Amyot*, Paris, Droz, 1941, p. 30-41.

de Charles IX, responsable de l'hôpital des Quinze-vingts à Paris, le grave ecclésiastique qui sera sacré évêque d'Auxerre en 1571. C'est méconnaître surtout le lien qui unit, dans l'esprit de l'humaniste Amyot, des oeuvres de natures si différentes. Dans les unes et dans les autres, Amyot moraliste cherche l'homme, que ce soit à son niveau héroïque, ou dans sa vie quotidienne et pratique, ou dans ses honnêtes délasséments et dans les vagabondages d'une imagination volontiers voluptueuse. Et parce qu'il est homme lui-même, parce qu'il sait que notre esprit ne supporte pas la tension perpétuelle, il demande aux romans qu'il traduit le divertissement nécessaire à la reprise d'oeuvres de plus haut labour. Il suffit, à cet égard, de lire ce qu'il nous confie dans le *Proesme de L'Histoire éthiopique* : « L'on doit, dit-il, user des choses de plaisir pour estre puis après plus apte à faire des choses d'importance ».

Ces « choses d'importance » ce sont, nous le savons, les *Vies* et les *Oeuvres Morales* de Plutarque. Pour récompense de ses versions manuscrites de Bourges, François 1^{er}, juste avant de mourir, avait donné à Jacques Amyot cette abbaye à simple tonsure de Bellozanne au diocèse de Rouen, abbaye qui devait, ensuite – et pour peu de temps – revenir à Ronsard. Pourvu d'un tel bénéfice, Amyot put se consacrer à ses recherches critiques, collationner les magnifiques manuscrits grecs de la riche bibliothèque de Fontainebleau et de celle de la Reine, avant d'aller, dans la suite de l'ambassadeur Jean de Morvilliers, fréquenter assidûment la Marcienne de Venise et la Vaticane de Rome. De ce voyage de quatre ans en Italie Amyot devait rapporter, en 1552, une ample moisson de documents. Quand il revint en France, avec le cardinal de Tournon, étaient rangés dans ses bagages les précieux volumes grecs sur lesquels il avait consigné les variantes des meilleurs manuscrits de Plutarque conservés en Italie et les conjectures d'érudits transalpins, comme Laureo et Giannotti, qu'il avait rencontrés personnellement ou dont il avait relevé, dans leurs livres, les annotations diverses. S'y trouvaient aussi, entre autres, la traduction de quelques livres, inconnus jusque là, de Diodore de Sicile et un texte plus complet d'Héliodore, avec des indications sur la véritable identité de l'auteur de *L'Histoire éthiopique* : Héliodore, évêque de Trica, et non pas, comme Amyot l'avait cru jusqu'en 1548, Héliodore l'Arabe.

Dès lors, Amyot était prêt pour réaliser le grand projet qui lui tenait à coeur: faire passer dans notre langue toute l'oeuvre du béotien Plutarque. Les *Vies* devaient paraître en 1559; les *Oeuvres Morales* en 1572, au moment même de la tragique Saint-Barthélémy: au total, quinze ans de préparation depuis les essais de Bourges jusqu'au

retour d'Italie; puis vingt années de traduction proprement dite, vingt années de « tourment d'esprit et de croix d'entendement », suivies encore d'une vingtaine d'autres années pendant lesquelles Amyot, scrupuleux comme un savant doit être, ne cessa d'introduire de nouvelles corrections dans son texte-source écrit en grec, d'apporter au texte-cible qu'il modelait en français, de multiples retouches de sens et de style⁴: pour être, comme il le désirait, dans une délicate attention à son public, toujours lu avec plus d'agrément.

Car jamais – et c'est là privilège rare à l'époque – ne sont, chez Amyot, dissociés l'érudit et le vulgarisateur vont sans cesse de pair, dans son entreprise, les exigences rigoureuses du philologue et la séduisante sollicitude du traducteur courtois, désireux de plaire à ses lecteurs, qu'il soient gens du peuple, gens de savoir ou gens de Cour. Une telle attitude – si intelligemment compréhensive – devait, on l'imagine sans peine, éloigner Amyot du servile et plat procédé de la traduction littérale, du désastreux, décalque *verbum pro verbo*, apparence illusoire d'exactitude, promesse assurée d'obscurité. Certains critiques – parmi lesquels on s'étonne trouver des traducteurs, esprits toujours faillibles par définition et dont les jugements eussent dû être tempérés par une fraternelle indulgence – ont reproché à Jacques Amyot ses erreurs, ses omissions, sa tendance au délayage, ses infractions à la « couleur locale », lorsqu'il travestit à la mode du XVI^e siècle français les coutumes et les usages de l'Antiquité. Mais qui n'eût bronché (et plus souvent, et plus lourdement qu'Amyot) dans une entreprise si épineuse et de si longue haleine? Et comment lui reprocher avoir écrit pour être compris? Savait-on au XVI^e siècle, sait-on aujourd'hui qu'une *phalange* était chez les Macédoniens une troupe de piquiers armés. Au lieu d'une note en bas de page, Amyot met une glose dans son texte. N'est-ce pas plus commode et moins prétentieux, dans une version qui ne s'adressait pas qu'à des experts, mais qui voulait honorer le règne et bien mériter de la patrie tout entière? Objectif atteint, d'ailleurs, puisque les contemporains d'Amyot, sachant par expérience ce que dira Rivarol qu'une traduction française est « toujours une explication », ont apprécié sa manière de traduire, salué les exceptionnels mérites de ses gracieuses versions de Longus, d'Héliodore et surtout de son interprétation de Plutarque où « sans rien prêter à son auteur qui le démente ou le dédie », sans trahir « l'imagination vraie »

⁴ Sur ces retouches, voir, pour les *Vies*, René STUREL, *Amyot traducteur des Vies parallèles*, Paris Champion, 1908; réimpression Genève, Slatkine, 1974 ; pour *les Oeuvres morales*, Robert AULOTTE, *Amyot et Plutarque, La tradition des Moralia au XVII^e siècle*, Genève, Droz, 1965.

exprimée dans ses oeuvres, Amyot a su nous donner un chef d'œuvre personnel inspiré par ces mêmes oeuvres du Chéronéen.

Quelle extraordinaire influence exercera ce Plutarque français, on le sait assez et notre Colloque consacré aux *Fortunes de Jacques Amyot* l'établira, j'en suis sûr, avec plus d'ampleur, avec davantage de précise illustration. Tout le monde connaît les citations flatteuses que Ronsard a faites d'Amyot, du moins jusqu'à l'édition de 1578; et chantent dans nos mémoires les déclarations enthousiastes d'un ami célèbre de notre traducteur, Michel de Montaigne, notamment au début du quatrième chapitre, *À demain, les affaires*, du premier livre des *Essais*.

« [A] Je donne avec raison, ce me semble, la palme à Jacques Amiot sur tous nos escrivains François. Non seulement pour la naifveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son savoir... mais surtout je lui sçay bon gré d'avoir sçeu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son pays. Nous autres ignorans, estions perdus, si ce livre ne nous eust relevez du borbier; sa mercy, nous osons à cett'heure et parler et escrire; les dames en regentent les maistres d'eschole; c'est nostre breviaire »⁵.

De fait, l'un des plus signalés services d'Amyot à l'humanisme de son temps est, pou reprendre l'expression de Gustave Lanson, d'avoir rendu Montaigne possible, c'est-à-dire d'avoir permis a l'humanisme de s'humaniser, dans une prise de conscience activement critique et sagement confiante de ce qui fait, à la fois, la faiblesse et la grandeur de l'homme envisagé dans « la jointe et fraternelle correspondance » de son corps et de son esprit. Avec ce Montaigne nourri d'Amyot⁶ et qui sera, dans le Colloque d'avril, le « gibier » de Madame Bellenger, l'humanisme français va apprendre à connaître l'homme « de bon biais », dans ce bréviaire des honnêtes gens qu'est désormais

⁵ Montaigne, *Essais*, d. Villey-Saulnier, Paris, P.U.F., 1965, p. 363. Voir aussi *Essais*, I, 26; 11, 2 ; II, 30.

⁶ Sur la dette de Montaigne envers Amyot, on se reportera à la thèse de P. VILLEY, *Les sources de l'évolution des Essais de Montaigne*, Paris, Hachette, 1908, toujours précieuse, même si doivent en être nuancées les conclusions sur les étapes de la pensée de Montaigne. En 1982, Madame Isabelle Konstantinovic a soutenu, à l'Université de Paris-Sorbonne, une thèse bien documentée mais encore inédite, qui comporte un répertoire des « emprunts » de Montaigne au philosophe grec, dont le nom apparaît 89 fois dans les *Essais*.

le Plutarque français. Car, après la traduction d'Amyot, on ne lit pratiquement plus le philosophe Plutarque dans le texte grec, ni même dans les versions latines pourtant fort nombreuses et plus accessibles aux esprits du temps. Veut-on, par exemple, traduire à l'étranger les oeuvres du Béotien, on part volontiers du texte français d'Amyot. Ainsi, en Angleterre, pour le traité de *La Tranquillité de l'esprit* (1589) ou pour la version des *Moralia* par Philemon Holland. En France, les rois, les grands, le gens de lettres, les robins, le populaire feuilletent avec un intérêt passionné les in-folios ou les éditions in 8° plus maniables, où se lisent tant de nobles prescriptions, tant de conseils utiles dans les domaines de la morale pratique et de la civilité mondaine, où l'on trouve tant de situations que reprendront la littérature narrative et le théâtre contemporain: de quoi il vous sera parlé, ici, en avril prochain.

Dans la traduction d'Amyot, rien n'échappe au pillage, pas même les passages en vers (pourtant médiocres, d'ordinaire) que Montaigne, comme il fait pour ceux de Ronsard, transcrit tels quels; que l'auteur (ou le remanieur) anonyme du *Discours merveilleux* reprend en 1576 dans son pamphlet contre Catherine de Médicis (Madame Cazauban vous en entretiendra); qui trouvent une large place dans la réédition du moralisateur *Parnasse des poètes français* en 1578.

À dépasser le cas particulier de Montaigne et la fortune littéraire du Plutarque d'Amyot que nous venons de simplement évoquer, on voit sans peine combien fut grande, aussi, l'empreinte morale de cette traduction sur tout l'humanisme de la seconde moitié du XVI^e siècle et du début du siècle suivant.

Dans les versions d'Héliodore et de Longus, les lecteurs d'Amyot avaient tout autant goûté le plaisir de la fable que tiré profit de l'intérêt porté par le traducteur au document humain. Dans les traductions de Plutarque, c'est essentiellement le document humain qui retient l'attention. Les contemporains d'Amyot y trouvaient, en effet, un répertoire complet de cette Antiquité qui restait le modèle idéal pour tous les humanistes: avec les grands hommes de l'histoire dans les *Vies*; avec, dans les *Oeuvres morales*, les philosophes, les esprits religieux, les gens de tous les jours, hommes et femmes, présentés dans la familiarité de leur vie domestique et anecdotique. Ainsi, le Plutarque français put servir à tous et à chacun, dans les diverses époques des années 1560-1620. Aux temps troublés des guerres civiles, les humanistes de France et, avec eux, bon nombre de leurs concitoyens, admirèrent à travers les *Vies parallèles*, mises tout récemment en français par Amyot, le héros antique: Timoléon ou Brutus, Pélopidas ou Caton, exemples mal

accomplis d'amour de la liberté, de bravoure et de force morale. À la paix revenue, vers la fin du siècle, devait naturellement correspondre un modèle plus modéré. Les Français plus désireux, alors, d'apprendre à bien vivre que de savoir mourir dignement – le trouvèrent, ce modèle, dans les personnages moins exaltants, moins héroïquement valeureux des *Oeuvres morales*. De fait, celles-ci font la place moins belle à la grandeur stoïcienne; elles accordant davantage à la vertu moyenne. Cette vertu, elles la placent dans une parfaite connaissance de soi, dans le judicieux équilibre conservé entre le trop et le peu, dans la conciliation qu'il faut rendre aisée de nos aspirations à la liberté intérieure et de nos contraignantes obligations sociales. Les *Oeuvres morales* n'enflamment pas les imaginations, mais elles favorisent l'appel constant à l'expérience personnelle; l'appel à la nécessaire réflexion sur la réalité qui permet d'organiser, au mieux, la vie pratique, la vie mondaine; l'appel à l'analyse morale et psychologique qui aide chacun à se comprendre et à comprendre les autres. Ainsi, les deux versions de Plutarque, chacune en temps opportun avaient proposé à l'imitation des Français de leur époque deux visages exemplaires et complémentaires d'hommes et de femmes de l'Antiquité, modèles bien faits pour les aider à se former de façon toujours convenable, selon les variables circonstances. Grâce à Amyot, l'humanisme – trop confiant au début du siècle, trop ports au repli esthétique dans les années de la Pléiade, avait, à partir de 1559, retrouvé sa véritable vocation de complet épanouissement de l'homme. Les *Vies* – oeuvres d'apparat et de grandeur – avaient galvanisé; les *Oeuvres morales* – texte de démonstration à l'échelle humaine – « instituaient », comme on disait alors, préparaient l'honnête homme « classique », aux sentiments solides, aux opinions saines, mesurée, – conciliantes, aux manières polies, sans boursouffure, sans affectation.

Et par son style, le Plutarque français invitait cet homme nouveau à user d'une éloquence nouvelle: claire, harmonieuse, agréable à entendre. C'est par cet inappréciable apport d'Amyot à l'humanisme de son temps que je voudrais, Mesdames et Messieurs, terminer maintenant. En matière de langage, l'humanisme antérieur à Amyot avait tendance soit à privilégier le discours poétique orné, soit à s'empêtrer dans une prose à la syntaxe lourdement latine ou encore à recourir, dans les domaines spécialisés (celui des robins, par exemple) à une manière de s'exprimer sévère, rugueuse, répugnant à tout attrait. Le mérite infini d'Amyot fut de donner à la prose vulgaire – que méprisaient d'ordinaire les humanistes – une plus grande dignité, en la faisant servir à la traduction d'oeuvres philosophiques révérees – comme celles de Plutarque – et un véritable charme

artistique, en débarrassant la langue, autant que faire se pouvait, des termes archaïques et de ces intrus étrangers qui l'encombraient; en veillant, aussi, à l'euphonie, par un choix judicieux des mots et par un meilleur assemblage des phrases. De ce double désir de pureté et d'euphonie, nous avons la preuve dans les constantes corrections qu'Amyot – au détriment parfois de l'exactitude du sens – a délibérément apportées à son texte français. En témoigne, aussi, surtout pour ce qui est de l'élocution, ce *Projet d'éloquence royale* qu'il composa vers 1574 pour son ancien élève devenu le roi Henri III. Marc Fumaroli a commenté ce *Projet* dans son livre récent sur l'Âge de l'éloquence⁷ et Glyn Norton vous en parlera. Je ne m'y arrête donc pas. Mais il est certain qu'Amyot, par ses traductions, a conduit l'humanisme français de la Renaissance vers le genre d'éloquence qui lui convenait: une éloquence naturelle, « naïve » comme on disait au XVI^e siècle, mais d'une « naïveté » où la ruse concertée donne sa place à l'art, une éloquence dépourvue de pédantisme, attachée au réel, mais relevée « d'heureuses rencontres » ; une éloquence sensible, certes, aux goûts de la Cour, mais constamment soucieuse d'agir « sur tous ceux qui entendent le langage français », ce langage qu'Amyot a poli, rendu harmonieux, tout autant qu'il l'a, dans le vocabulaire, précisé, enrichi.

Avec Amyot, la traduction n'a rien d'un « empaillage » ou d'une momification; elle devient une oeuvre d'art vivante, chargée pour toujours d'utiles connaissances. Dans sa prose littéraire – qui n'a rien à envier à la poésie, avec laquelle elle veut manifestement rivaliser – la version d'Amyot contribue, tout autant sinon plus que certaines créations originales, à rendre l'homme plus désireux de savoir, de beauté et de bonté, réalisant ainsi ce qui est le projet même de tout humanisme bien entendu. De l'humanisme français du XVI^e siècle, arrivé, grâce au « Plutarque français », à la pleine maîtrise de sa pensée et de sa rhétorique, de cet « humanisme à la française », Jacques Amyot de Melun est, sans contester le père fondateur. Il était juste que grâce lui en fussent rendues, ici, ce soir, et bientôt, dans cette noble cité, où il vit le jour le 29 ou le 30 octobre 1513, pour notre plaisir et pour notre profit, à nous tous, gens de Melun et gens d'ailleurs.

Source: *Fortunes de Jacques Amyot*, p. 181-190.

⁷ Genve, Droz, 1980, p. 495-496 notamment.